

A talk that was meant to be given at the University of Bourgogne, June 2015

Esa Itkonen (Université de Turku, La Finlande)

LA RÉSURGENCE CONTEMPORAINE DE LA LINGUISTIQUE ANALOGIQUE (Université de Bourgogne, Juin 16, 2015)

Mesdames et Messieurs:

Section I

Tout d'abord, pour nous orienter, il faut dire quelques mots sur le concept qui va nous occuper ici, c'est-à-dire **analogie**. La définition généralement acceptée de l'analogie, c'est **égalité des rapports**; **égalité**, cela veut dire ou bien **identité** ou bien, au sens moins strict, **similarité**; c'est ce mot-ci que je vais choisir. D'autre part, **rapport** c'est la même chose que **relation**; donc, analogie, cela veut dire similarité relationnelle, ou plutôt **similarité structurelle**. Voici la définition de l'analogie.

Il y a plusieurs manières possible de classifier les choses entre lesquelles une analogie existe. Ici je vais adopter la classification tripartite suivante: a) formes, b) formes significatives ou fonctionnelles, c) significations.

a) L'analogie des formes est exemplifiée par ces trois paires de figure où 1 et 2, à l'exclusion des autres alternatives, sont analogues: 1 = ■ ■ 2 = ▲ ▲ 3 = ▲ ●

b) L'analogie des formes significatives (ou fonctionnelles) est exemplifiée par la correspondance entre l'**oiseau** et le **poisson**, plus précisément, entre ailes, plumes, et poumons, d'une part, et nageoires, écailles, et branchies, d'autre part. C'est de la façon suivante que l'analogie fonctionnelle fait la combinaison des principes de **contiguïté** et de **similarité**: la contiguïté se situe au niveau **matériel**, c'est la relation entre les choses concrètes: ailes, plumes, poumons versus nageoires, écailles, branchies. La similarité, par contre, se situe au niveau **structurel**: c'est la relation non pas entre les choses, mais entre les relations (qui existent entre les choses).

c) L'analogie des significations est exemplifiée par cette proportion mythologique (et politiquement incorrecte) qui se rencontre en Afrique, en Chine et en Grèce:

homme		droit
_____	=	_____
femme		gauche

À première vue, il va sans dire que, dans la linguistique, ce sont phonologie, morpho-syntaxe et sémantique lexicale qui correspondent à ces trois catégories: forme pure, forme significative, signification. Mais des tentatives existent de considérer aussi la morpho-syntaxe du point de vue purement formel.

Un mot d'avertissement: il ne faut pas être trompé par la simplicité de ces exemples. L'analogie n'est pas du tout limitée au cas **binaire**, où "le rapport de A à B est la même que celle de C à D." Analogie **ternaire** a déjà été exemplifiée par la correspondance entre l'oiseau et le poisson; et dans le domaine mythologique, l'analogie quaternaire est exemplifiée par la correspondance entre les quatre castes de la société hindou et les divisions égales en nombre à l'égard des points cardinaux, des saisons, des couleurs etc. En somme, le nombre des éléments analogues dans chaque cas pris séparément n'est nullement limité d'avance. Cependant, il faut avouer que dans la **formalisation** de l'analogie le cas binaire joue un rôle privilégié.

Section II

Ensuite, il faut expliquer le titre de notre exposé: "La résurgence contemporaine de la linguistique analogique". "Résurgence", cela ne veut **pas** dire ici que quelque chose, après avoir été totalement absente, commence à exister de nouveau. Il est légitime de parler d'un **système** à tous les niveaux grammaticaux; et, en plus, il faut accepter la thèse structuraliste selon laquelle les éléments de chaque système se définissent par leur **rapports mutuels**. Or, si l'on ajoute que les rapports d'**égalité** sont ici d'une importance particulière, il s'ensuit que toute description grammaticale est forcément de nature analogique. Cela n'épuise certainement pas toutes les possibilités de décrire une langue. Mais c'est pour ainsi dire le **noyau inéluctable** de chaque description grammaticale.

Il s'ensuit qu'on n'a pas le choix: analogique ou non? Le seul choix qu'on a, c'est: analogique d'une manière explicite ou d'une manière implicite? Ici les deux grandes traditions arabe et indienne nous présente un contraste instructif: l'analogie (sous le nom de *quiyās*), c'est la notion centrale de la grammaire créée par Sibawaihi, tandis que la grammaire créée par Pāṇini se passé de la mention explicite de l'analogie.

Si on tente de se donner une vue d'ensemble de la situation en linguistique contemporaine, on est frappé par le contraste suivant: Dans la linguistique française l'emploi de l'analogie est tout à fait acceptable et même encouragé. La preuve éclatante, c'est le journal *Les Cahiers de Linguistique Analogique*. Dans la linguistique anglo-saxonne, par contre, la situation est

beaucoup plus compliquée. Même au risque de simplification, je pense qu'il est possible d'y discerner trois écoles principales: premièrement, linguistique **généraliste**, dominée par Noam Chomsky; deuxièmement, linguistique **typologique**, issue de Joseph Greenberg et pratiquée p. ex. par Tom Givón et Bernard Comrie; troisièmement, linguistique **cognitive**, représentée par Ronald Langacker, George Lakoff et Mark Turner, par exemple.

En ce qui concerne le **généralisme**, c'est le rejet absolu de la notion d'analogie. J'y reviens à la fin de mon exposé.

Quant à la **linguistique typologique**, l'attitude vis-à-vis l'analogie est plus nuancée. D'une part, la mention est faite de l'analogie de temps en temps, mais non pas d'une manière très systématique. D'autre part, l'emploi implicite de l'analogie continue à tout moment, comme il doit l'être. Ici, je vais choisir deux exemples seulement. Il est évident que le mot **iconicité** peut être interprété de plusieurs manières, mais l'interprétation préférée en linguistique typologique contemporaine, c'est similarité entre **structure ontologique** et **structure linguistique**.

Dans cette acception du mot, l'iconicité comporte un bon nombre de subdivisions: **iconicité qualitative**: le rapport de la chose à l'action correspond à celui du nom au verbe (c'est une vérité notée déjà par Platon et, après, prônée par les Modistae du moyen âge).

Iconicité quantitative: ce qui est moins au niveau ontologique correspond à ce qui est moins au niveau langagière, et inversement, comme cela est démontré, en gros, par l'existence de la **reduplication**.

Iconicité temporelle: il y'a des langues où il est obligatoire que la phrase précédente et la phrase suivante correspondent à l'événement précédent et à l'événement suivant, respectivement; et il y a des langues où l'ordre mutuel des phrases est facultatif; mais il n'y a aucune langue où il est obligatoire que la phrase précédente corresponde à l'événement suivant, et inversement.

Iconicité de cohésion: il est normal qu'une causalité indirecte est exprimée par une construction moins serrée qu'une causalité directe. D'une manière plus générale, dans la formulation de Dwight Bolinger, l'unité des choses et des événements est reflétée par l'unité des mots (= "togetherness of words reflects the togetherness of things and events").

Pour ma part, j'ai essayé de démontrer que c'est par l'emploi de l'analogie qu'il faut expliquer la nature des expressions **zéro**, qui jouent un rôle important dans les données typologiques. C'est-à-dire, les significations qui se cachent derrière un zéro sont tirées au clair en comparaison avec les formes non-zéro analogiques. Ce sera le thème de mon exposé de demain.

Finalement, linguistique cognitive. Voilà le sujet proprement dit de mon exposé. L'important, c'est que, ici, l'analogie est devenu tout à fait le centre d'attention. Mais la vraie

nature de ce développement a été méconnue, parce que le mot d'analogie a été remplacé par les néologismes tels que **schème** ou **construction**. Donc, il est vrai qu'il y a une résurgence, mais une résurgence ambiguë ou imparfaite et qui demande à être corrigée. C'est ce que je vais faire maintenant.

Section III

Voilà quelques exemples tirés de ma grammaire du français (imprimée en 1962): *Le cocher fouette son cheval, Le menuisier rabote une planche, Les écoliers apprennent leurs leçons*. C'est l'idée même d'une grammaire de ne pas énumérer des phrases pareilles séparément mais de faire une **généralisation** en énonçant ce qui leur est commun, c'est-à-dire le **structure** 'sujet – verbe – objet'. Donc, toutes ces phrases présentent une similarité structurelle, ce qui veut dire qu'elles sont analogues. Dans cette acception primaire, la généralisation égale l'analogie. C'est justement cette notion d'analogie qui a été préconisée par Edward Sapir and Otto Jespersen au sujet des phrases transitives ou ditransitives. Dans la formulation de ce dernier, les phrases *John gave Mary the apple* et *My uncle lent the joiner five shillings* "sont **analogues**, c'est-à-dire, elles sont faites sur le même **modèle** [*pattern*]. Dans les deux, on a le même **type** [ditransitive]. Les mots dont se composent les phrases sont variables, mais le **type** en est fixe".

En bref, découvrir ou inventer une **analogie entre** A, B et C équivaut à faire une **généralisation concernant** A, B et C. La généralisation, comment est-elle conçue par la linguistique cognitive? Je vais répondre à cette question en examinant d'abord la grammaire cognitive de Ronald Langacker et ensuite la grammaire constructionnelle d'Adele Goldberg.

Une citation: "La capacité à généraliser est identifiée par Langacker avec l'extraction des schèmes ..." (Tuggy 2007: 83). L'utilité des schèmes en quoi consiste-t-elle? Ils sont censés servir toutes les fonctions imaginables, c'est-à-dire celles "des règles syntactiques, des règles phonologiques, des règles diachroniques, des règles sémantiques, des règles pour mots ou syllabes ou syntagmes, des règles lexicales, des règles morphologiques, des règles et modèles phonologiques, des cadres casuels et des autres constructions comme cela" (p. 94). De tout cela, il s'avère que 'schème', c'est synonyme de 'structure commune'. Et ce n'est certainement pas par hasard que les revendications identiques ont été faites pour l'analogie par moi-même: c'est l'analogie qui donne l'explication des domaines suivants (ou est au moins indispensable pour leur description): phonologie (2.3), morphologie (2.4), syntaxe (2.5), sémantique (2.6), diachronie (2.7) et l'apprentissage de la langue (2.9). De plus, Section 2.8 est vouée à l'analogie entre les langages oraux et ceux par signes.

Y a-t-il une divergence quelconque, ou même une contradiction, selon que les descriptions se fondent sur le schème plutôt que sur l'analogie? Cela ne semble pas être le cas: "Quant à la grammaire cognitive, ces deux méthodes sont effectivement équivalentes. Si la notion d'analogie est définie d'une manière explicite, et si les règles sont conçues comme des schèmes, il est parfaitement égal si c'est l'analogie ou bien la règle qui est à la base d'une description" (Langacker 1987: 447). Ce qui en résulte, c'est l'équation tripartite 'analogie = règle = schème'.

Ajoutons que Langacker fait une distinction entre **élaboration** et **extension**, selon que les locuteurs maintiennent le schème tel qu'il est ou bien l'utilisent pour engendrer des expressions nouvelles. Le processus de grammaticalisation, c'est un exemple d'extension par excellence.

Quant à Goldberg, elle commence par examiner un cas où la **construction ditransitive** a été étendue de son usage normal (A = *John pushed the napkin off the table*) à un autre qui soit moins normal (B = *John sneezed the napkin off the table*). Il n'est guère possible de démontrer d'une manière plus frappante comment fonctionne l'analogie en syntaxe (voir Itkonen 2005b: 98-99). Qu'est-ce qui a fait surgir cette dernière phrase? C'est le désir d'employer le verbe intransitive *to sneeze* d'une façon analogue à celle dont sont employés les verbes transitifs, p. ex. *to push*.

Pour emprunter les termes de la grammaire cognitive, l'élaboration et l'extension sont exemplifiées par les phases A et B, respectivement.

Selon la thèse de Goldberg (2006), c'est aux constructions qu'aboutissent les généralisations. En tant que formes significatives, les constructions subsument la morphologie, la syntaxe et la sémantique, mais non pas la phonologie. Goldberg (2006) se tait au sujet de la diachronie. Son but principal, c'est de démontrer comment et pourquoi l'apprentissage de la langue se fonde sur la capacité à généraliser (c'est-à-dire sur l'analogie). La même idée a été exprimée très nettement par Tomasello (2003: 144): "les enfants construisent des analogies qui visent des phrases entières."

Goldberg (2006) insiste sur ce que **chaque** généralisation, linguistique ou non, soit décrite par une "hiérarchie d'héritage", de sorte que les propriétés des structures ou constructions situées plus haut se répètent dans celles situées plus bas (mais non pas inversement). En apprenant à parler une langue, on 'ascend' à partir des faits concrets vers des structures de plus en plus abstraites tandis qu'à l'intérieur d'une hiérarchie d'héritage, on 'descend' dans la direction opposée.

Rien n'est plus facile que de prouver l'identité mutuelle d'analogie, de schéma et de construction. Prenons comme exemple la paire de mots anglais (*the*) *ear* et (*to*) *hear*. En se concentrant sur cette donnée extrêmement limitée, on serait tenté de postuler le **schème** suivant pour la formation d'un verbe à partir d'un nom comparable:

$$V = h-N$$

Mais il suffit de prendre en consideration une paire comme *(the) eye* et **(to) heye* pour voir la fausseté de ce schéma. Pourquoi? Parce que le verbe **to heye* ('voir') n'existe pas en anglais. Autrement dit, il n'y a pas de préfixe *h-* pour tourner un nom en un verbe comparable. Au lieu d'appeler $V = h-N$ un "schéma", on pourrait tout aussi bien l'appeler une "construction"; et la fausseté en est démontrée d'une façon manifeste par cette **analogie** non valable:

$$\begin{array}{ccc} \text{(the) ear} & & \text{(the) eye} \\ \hline & = & \hline \text{(to) hear} & & \text{*to) heye} \end{array}$$

En somme, ce que nous avons ici, ce ne sont que trois variantes de notation pour exprimer une seule et même chose.

Pour compléter ma discussion de la linguistique cognitive, je vais traiter plus brièvement deux thèmes additionnelles, c'est-à-dire le *blending* inventé par Fauconnier et Turner ainsi que le *semplate* inventé par Levinson et Burenhult (*semplate* < *semantic template*).

Pour que deux totalités A et B puissent être fusionnées de sorte à produire une troisième totalité C, il faut que A et B soient structurellement similaires; sinon, le fusion n'aura pas lieu. Donc le *blending* reste sur la notion antérieure d'analogie. Signalons aussi que les trois éléments A, B et C sont à rapprocher des termes traditionnels thèse, antithèse, synthèse.

D'autre part, il s'agit d'un *semplate* lorsque des éléments appartenant à divers sous-domaines sémantiques correspondent à une seule structure plus abstraite ou qu'une division formelle se répète dans une autre partie de la grammaire. Il va sans dire que *semplate*, c'est un néologisme pour analogie.

Section IV

Maintenant il nous faut examiner les arguments qui ont été avancés pour **critiquer** la notion d'analogie. Paul Kiparsky a inventé l'argument pris pour classique et, chose curieuse, c'est **le même** que celui dont nous nous sommes servi pour démontrer l'identité de ces trois notions: analogie, schème, construction. Dans l'interprétation assignée par Kiparsky, cet argument est censé prouver que l'analogie est une notion défective à cause d'être "trop puissante". Et pourquoi est-il

trop puissante? Parce qu'il est possible de construire des analogies non valables en plus de celles qui sont valables.

À y regarder de près, c'est un argument bien curieux. Il exige que chaque analogie **possible** soit aussi une analogie **actuelle** ou valable; mais cela se ramène à rejeter chaque méthode ou instrument descriptif qui ne réussit pas à engendrer toutes les vérités scientifiques, et rien que celles-là. Le présupposé, c'est qu'il puisse y avoir un algorithme quelconque pour achever cela, ce qui n'a aucun sens. Et de toute façon, ce qui est vrai de l'analogie, est tout aussi vrai du schème et de la construction: il y en a de bonnes et de mauvaises.

Notons en passant que cet argument a été accepté par Ronald Langacker, entre autres, et cela **après** qu'il accepte l'analogie comme étant identique au schème.

Ajoutons un autre exemple (donné par Chomsky) qui est censé prouver la "trop-puissance" de l'analogie:

(a) John painted the house		(c) John saw the house
_____	=	_____
(b) John painted the house red		(d) *John saw the house red

"Si l'analogie est une idée correcte, la phrase (d) doit être grammaticale; mais elle ne l'est pas; donc l'analogie est une idée incorrecte (= trop puissante)." – Cet argument (formulé comme *modus tollens*) serait valable si la langue ne serait qu'une forme sans signification. Mais chacune des phrases (a)-(d) possède non seulement une forme mais aussi une signification. Or la signification de *to paint* est **différente** de celle de *to see*: celle-là est résultative tandis que celle-ci est non-résultative. Il s'ensuit que la nature non-grammaticale (d) est une nécessité, étant donné qu'une interprétation résultative y est attribuée à *to see*. Voilà l'erreur. (Il est moins important que, à la rigueur, une telle interprétation est quelquefois possible.)

Toujours dans le même esprit, l'analogie a aussi été critiquée pour son incapacité de prédire les changements linguistiques. Mais le raisonnement doit être renversé ici: les changements linguistiques **ne** se laissent **pas** prédire, et chaque théorie prétendant d'en être capable est réfutée automatiquement.

Ajoutons une autre critique malencontreuse. Selon Tuggy (2007: 111), "l'analogie doit être invoquée surtout là où il n'y a pas de schèmes bien établis pour justifier une structure qui est sur le point de naître". L'incohérence de cette formulation saute aux yeux. Pourquoi faut-il appeler X 'analogie' tant que son existence est en question, mais 'schème' dès que X vient de s'établir? La seule raison qu'on puisse imaginer, c'est d'éviter le mot 'analogie'. Et pourquoi faut-il

l'éviter? Pour ne pas laisser voir combien la théorie qu'on propose est peu originale. Il s'agit donc d'un stratagème transparent. En réalité X reste le même, c'est-à-dire une analogie, pendant toute son évolution. La seule chose qui change, c'est son degré de stabilisation.

Finalement, il y a la critique présentée par le générativisme. J'en ai traité *in extenso* dans mon livre *Analogy as Structure and Process* (et un détail vient déjà d'être mentionnée). Ici, il faut me contenter de donner les grandes lignes.

Dans les années soixante, Chomsky avait l'habitude d'insister que les phrases qu'on prononce dans la vie courante sont tout à fait nouvelles les unes vis-à-vis des autres: "Une phrase familière, c'est une notion absurde" (= *Even to speak of familiar sentences is an absurdity*). En plus, la quantité de toutes ces données différentielles est énorme: il y en a des billions et billions, et non seulement de **phrases** différentes, mais aussi, et surtout, de **structures** différentes: "*the number of patterns underlying our normal use of language is orders of magnitude greater than the number of seconds in a lifetime*". Or, l'analogie, cela concerne les données similaires, et si les similarités n'existent pas, l'analogie ne fonctionne pas non plus; c'est tout. En bref, il y a **trop** de données pour que l'analogie puisse fonctionner.

Depuis les années quatre-vingts, c'est un nouveau argument qui a été inventé pour récuser l'analogie, et il s'appelle "la pauvreté du stimulus" (*poverty of the stimulus*). L'apprentissage du langage ne pourrait pas se fonder sur l'analogie, parce que les données qui se présentent à l'enfant seraient "trop limitées et trop dégénérées". En bref, il y a **trop peu** de données pour que l'analogie puisse fonctionner. – On aperçoit le but de ce type de raisonnement: n'importe quels arguments, même contradictoires, sont bons tant qu'ils servent à discréditer l'analogie (ou ont l'air de faire autant).

Chomsky a toujours critiqué ce qu'il appelle "les méthodes analogiques non-spécifiques", et cela même tout récemment, c'est-à-dire en 2011. Cela demande un commentaire.

Quelle est sa propre notion d'analogie à lui? Combien est-elle spécifique? C'est rarement qu'il s'exprime d'une manière spécifique là-dessus, et lorsqu'il le fait il parle d'une **ressemblance physique** ("*physical resemblance*"). Voilà une erreur banale, et qui à elle seule suffit à rendre sa critique nulle et non avenue. Faut-il répéter que l'analogie, c'est la ressemblance structurelle, et non pas ressemblance physique ou matérielle?

Donc ce n'est pas aux partisans de l'analogie qu'il faut reprocher le manque de spécificité. Tout au contraire. Dès le début des années soixante-dix, l'analogie a été aussi bien définie qu'appliquée par des linguistes comme Fred Householder, Raimo Anttila et Bruce Derwing avec autant de soin qu'il est possible en linguistique théorique. Mais il y a davantage. Dans les domaines de l'intelligence artificielle et de la linguistique mathématique, l'analogie a été formalisée

d'une façon qui satisfait à tous les critères de spécificité. En ce qui concerne la recherche en langue anglaise, il faut signaler les contributions par Royal Skousen et Douglas Hofstadter. Les représentants de la recherche en langue française que moi je connais, ce sont René-Joseph Lavie et Yves Lepage, grâce à leur thèses de doctorat qui datent tous les deux de l'an 2003.

Ici, la grande question concerne la nature des entités abstraites comme **catégorie** et **règle**: Faut-il les assumer dès le départ? Ou est-il possible d'y aboutir seulement à la fin de l'enquête? Skousen, Lavie et Lepage choisissent la seconde alternative. Pour ma part, j'en ai choisi la première lorsque, aidé de mon collaborateur Jussi Haukioja, j'ai utilisé le langage de programmation PROLOG pour démontrer que quelques phrases cruciales, considérées comme contre-exemples par Chomsky, se laissent malgré tout ramener au traitement analogique. Il y a une différence fondamentale entre ces deux points de vue, c'est-à-dire, catégorie pré-établie ou non? Mais au lieu de se contredire, ils se complètent, à ce qui me semble. Serait-il trop simpliste d'y voir le contraste entre un enfant qui est en train d'apprendre sa langue maternelle et la personne adulte qui, ayant appris sa langue, est en train de la systématiser d'une façon consciente?

Mais revenons, encore une fois, à la vue générativiste. Je viens de soutenir que chaque description grammaticale est forcée de faire l'emploi de l'analogie. Est-ce que c'est vrai aussi du générativisme? Bien sûr! Prenons comme exemple la syntaxe générativiste, sous la forme de "X-bar syntaxe". Voici l'idée qui en détermine la nature: "Ce que nous désirons, c'est la **généralisation** selon laquelle la représentation structurale de toutes les catégories (lexicales aussi bien que non-lexicales) soit gouvernée par les **mêmes** principes." C'est-à-dire, ce n'est pas seulement le cas que les structures internes du verbe, du nom, de l'adjectif et la préposition doivent être identiques; mais c'est aussi le cas que leur structure doit être identique à celle de la phrase. Peu importe si cela est à l'encontre du bon sens: pour les raisons théoriques, il le faut, coûte que coûte! Et c'est quoi, ces raisons? C'est la force irresistible qui est exercée par la **généralisation**, c'est-à-dire généralisation **analogique**. En bref, il y a un **abus** de l'analogie ici, pour rester dans le cadre du bon sens, il faut en **restreindre** l'emploi. Mais comment se fait-il que les représentants d'une école hostile à l'analogie l'utilisent en réalité d'une manière excessive? C'est simple: ils ne savent pas ce qu'ils font.

Il est temps de conclure. En 1969, Fred Householder avait raison de reprendre Ronald Langacker en termes suivants: "Façonner des analogies, au sens ordinaire du mot, c'est précisément et uniquement ce que fait un linguiste qui aspire à saisir la compétence du locuteur."

À demain!